1836

Désiré Ordinaire

**ESSAI SUR
L'ÉDUCATION
ET SPÉCIALEMENT SUR CELLE
DU SOURD-MUET**

Domaine public

Éditions du Fox

INTRODUCTION

L'abbé de l'Épée, cet homme dont la vie a honoré l'humanité, disait, en 1771, dans sa première lettre à son intime ami, pour justifier les séances publiques dans lesquelles il exerçait ses élèves, et les différentes langues qu'il leur faisait apprendre :

« Je suppose, Monsieur, que cette raison vous réconcilie avec le latin des sourdes et muettes. Ne pourrions-nous pas obtenir la même grâce pour l'italien et l'espagnol ? Ces deux langues, dites-vous, peuvent-elles être nécessaires à des sourdes et muettes françaises ? Ma réponse doit vous contenter, mon cher ami : Non, rien de moins nécessaire. Pourquoi donc, ajouterez-vous, pourquoi les leur faire apprendre ? »

« Pourquoi ? C'est parce que je suis mortel. Cette raison vous étonne ? Un moment de patience, et votre surprise ne sera pas de longue durée. »

« Une partie très considérable de ma carrière est déjà fournie, puisque je touche presque à soixante ans. Dites-moi donc, s'il vous plaît, Monsieur, qui est-ce qui instruira des sourds après moi ? Cet ouvrage est pénible par l'assiduité qu'il demande ; il engage à des dépenses et il ne rapporte rien : trois pierres d'achoppement pour bien des personnes qui seraient d'ailleurs en état de s'y appliquer. »

« Je me suis donc imaginé qu'en faisant faire à mes élèves un exercice public en quatre langues, exercice où chacun aurait la liberté de les interroger, dans celle des quatre langues qu'il voudrait, sur la matière proposée (qu'on ne leur a point fait apprendre par demandes et par réponses), il en résulterait évidemment que les sourds et muets sont susceptibles d'instruction comme les autres enfants. En conséquence, je me suis flatté qu'il

se trouverait peut-être quelque puissance qui voudrait en former une maison dans ses États. Dès lors, il y aurait quelqu'un après moi (il n'importe en quel pays) qui continuerait cette œuvre ; et, tôt ou tard, d'autres puissances en reconnaîtraient l'avantage. Est-ce illusion ou erreur de ma part ? Je vous en fais juge.

Telle est, Monsieur, l'unique récompense que je me propose en ce monde ; et je déclare très expressément que je n'en accepterais aucune autre, de quelque part qu'elle me fût offerte (*Gratis accepistis, gratis dale*. Matth. 10, 8). »

Dans sa dernière lettre au même ami, en 1774, après avoir expliqué comment il s'y prend pour faire comprendre à ses élèves les vérités les plus sublimes de la religion, il la termine ainsi :

« C'est ainsi, Monsieur et cher ami, que par degrés nous faisons entrer, par les yeux, dans l'esprit des sourds et muets, tout ce qui est entré dans les nôtres par le canal des oreilles. »

« Je sens bien que nos anti-sourds et anti-muets (c'est ainsi que j'appelle quelques personnes qui s'obstinent à regarder les sourds-muets comme des automates auxquels on ne peut rien faire comprendre) n'en conviendront pas ; mais, loin de travailler à les convaincre, je vais présenter, en finissant, une matière plus ample à leur critique. »

« Ils sauront donc que j'offre de tout mon cœur, à ma patrie et aux nations voisines, de me charger de l'instruction d'un enfant (s'il s'en trouve) qui, étant sourd et muet de naissance, serait devenu aveugle à l'âge de deux ou trois ans, par une suite de la petite vérole ou de quelque autre maladie. Ces messieurs diront que je suis un insensé : qu'ils le disent et qu'ils le répètent tant qu'ils voudront ; mais l'illustre magistrat qui préside au maintien du bon ordre et de la tranquillité dans Paris, n'a point dédaigné

de s'informer si, dans les hôpitaux, il n'y avait point quelque sujet que la Providence eût réduit à ce comble d'affliction. »

« Je ne dois pas laisser ignorer que nos grandes sourdes et muettes se sont récréées, comme ces messieurs, sur l'impossibilité du succès ; cependant quelques opérations, essayées en leur présence, les ont fait changer de langage. Nous concevons bien, m'ont-elles dit alors, que vous ferez entendre à cet enfant les noms des choses qu'il pourra toucher de ses mains ; nous comprenons même que vous pourrez lui apprendre à décliner et à conjuguer ; mais comment pourrez-vous lui faire entendre ce que c'est que la pensée et ce que qu'est que Dieu ? »

« Cette objection m'a réjoui, de la part de sourdes et muettes. Certainement elles n'auraient pas pu la faire, si elles n'eussent pas compris elles-mêmes ce qu'elles pensaient que je ne pourrais faire comprendre à un autre. »

« Je ne suis pas resté sans réponse ; et bientôt quelques nouvelles opérations, semblables à celles dont j'ai fait usage à leur égard, ont fait baisser la tête à ces demoiselles, et les ont réduites au silence ; mais une d'entre elles l'a rompu en disant : Je crois que Monsieur désire de trouver quelque enfant de cette espèce. »

« Non, sans doute, je ne le désire pas (lui ai-je répondu), et plaise à la miséricorde divine qu'il n'y ait jamais personne sur la terre qui soit éprouvé d'une manière aussi terrible ! Mais s'il en est une seule, je souhaite qu'on me l'amène, et de pouvoir contribuer par mes soins au grand ouvrage de son salut. »

« Nos contradicteurs ne savent point et ne peuvent deviner quelle est la sollicitude de l'âme d'un prêtre, qui, n'ayant éprouvé, depuis plus de soixante ans qu'il existe, aucun des fléaux personnels, auxquels tous les enfants des hommes sont exposés, et craignant avec justice de vivre trop à son aise en ce monde,

cherche du moins à gagner le ciel, en tâchant d'y conduire les autres... »

Il m'a paru qu'il n'était pas sans intérêt de reproduire ici des passages où cet homme vertueux a si bien manifesté les nobles sentiments qui, jusqu'à la fin de sa vie, ont été l'âme de son entreprise et de son dévouement.

La Providence a fait prospérer ses vœux bien au delà de ses prévisions ; à sa mort, arrivée en décembre 1790, la nation française a ouvert, à perpétuité, un asile à la classe des infortunés qui venaient de perdre en lui leur père. Les nations des deux mondes ont imité l'exemple de la France ; et déjà plus de cent trente institutions y sont aujourd'hui consacrées à l'éducation des sourds-muets.

On dirait que, lorsqu'un homme de bien se dévoue sans réserve au sentiment généreux qui l'anime, il le métamorphose, pour ainsi dire, en un germe fécond qui, trouvant dans l'humanité son sol natal, s'y enracine et s'y propage rapidement, comme le font, dans la nature, ces semences vivaces qui, après avoir rencontré le sol favorable à leur germination, s'y multiplient, d'abord inaperçues ; mais qui, portées ensuite sur les ailes des vents ou la surface des eaux se propagent dans tous les climats.

Il résulte des dernières statistiques, que le monde entier, sur une population de 850 000 000 d'habitants, contient près de 1 600 000 sourds-muets ; et, par conséquent, que leur nombre est à peu près à la population totale comme 1 : 1 500. Il en résulte également que, si plusieurs états du nord de l'Europe ont déjà assuré le bienfait de l'enseignement à tous les sourds-muets qu'ils renferment, près des trois quarts de ceux qui sont en France, en sont néanmoins encore privés, et que dans le monde entier, il n'y en a qu'un sur vingt-cinq qui y participe. Cependant, d'après

tout ce qui a déjà été accompli depuis moins de 50 ans, il est permis d'espérer que partout, les secours se proportionneront successivement aux besoins.

C'était pour assurer la propagation de son œuvre, que l'abbé de l'Épée ne cessait de répéter qu'elle était à la portée de tout homme de cœur qui voudrait l'entreprendre, et que la science qu'elle demandait était surtout la patience et le dévouement.

Il me semble donc que c'est agir dans son esprit, et continuer ce qu'il a si dignement commencé, que de chercher à démontrer que toute personne généreuse pourrait efficacement entreprendre l'éducation d'un sourd-muet ; plus on réfléchit, en effet, sur les bases mêmes de cet enseignement, plus on est forcé de reconnaître qu'elles sont toutes dans la nature, à la portée de tout le monde, et que la science ne consiste que dans l'art de les faire valoir.

Je ne me dissimule pas l'imperfection et l'insuffisance de cet essai pour arriver au but que je me propose. Il n'avait été entrepris d'abord, que pour répondre à la demande d'un délégué du gouvernement belge qui, ayant mission de recueillir à Paris, sur l'institution des sourds-muets, et sur celle des aveugles de naissance, des renseignements qui puissent concourir à une bonne organisation d'institutions analogues dans ce royaume, m'avait prié de lui faire part de mes vues sur les principes qui président à l'enseignement dans celle que je dirige. Mais ce travail, s'étant étendu et généralisé au delà de mes prévisions, et me trouvant souvent appelé à satisfaire à de semblables demandes, je me détermine à le livrer à la publicité, soumettant ainsi au contrôle de toutes les opinions, celles que je me suis formées moi-même sur cet objet important, qui, tout simple qu'il est, embrasse cependant ce qu'il y a de plus élevé et de plus profond dans l'homme :

je ne pourrai donc que l'ébaucher, trop heureux si j'inspire à d'autres le projet de le traiter plus dignement.

L'utilité étant le seul but que je me propose, et n'ayant aucun système spécial à combattre ou à faire valoir ; mais cherchant toujours à faire sortir, de la nature même des choses, l'enseignement que nous devons donner à nos élèves, je me persuade que, quelque imparfait que soit ce travail, il pourra n'être pas sans utilité, non seulement pour les parents qui ont le malheur d'avoir des enfants sourds-muets, mais encore pour ceux qui s'occupent eux-mêmes de l'éducation de leurs enfants doués de tous leurs sens, et même pour les instituteurs primaires qui cherchent à se rendre compte de l'importance de la mission qui leur est confiée, et qui ont à cœur de la remplir.

Les personnes qui s'occupent spécialement de l'enseignement des sourds-muets, ne peuvent se dispenser d'étudier l'excellent ouvrage de M. le baron Degérando, où elles trouveront, outre l'histoire de la naissance et des progrès de cet art, et des principes qui y président, l'analyse et l'appréciation les plus lumineuses de tous les travaux qui ont été faits jusqu'à lui pour concourir à son perfectionnement. Elles devront consulter aussi les différentes circulaires publiées successivement par l'Institut royal de Paris, dans le but de faire connaître les résultats de sa correspondance avec les institutions de sourds-muets des deux mondes, et de la faire concourir au perfectionnement de leur enseignement.

Domaine public

Cette collection propose des rééditions de textes célèbres dans une version modernisée plus facile à lire que les originaux.

Nous espérons l'enrichir progressivement.

Ces œuvres sont tombées dans le domaine public. Elles sont libres de droits. C'est pourquoi l'utilisation des fichiers est libre de droits numériques.

Seule l'utilisation commerciale de ces versions est interdite.

Pour chaque livre nous proposons un extrait en téléchargement direct et la version intégrale (en téléchargement après un « achat » à 0 €).

Visitez notre site :

www.2-as.org/editions-du-fox